Moyen-Orient
Ceux qui choisissent le chemin de l'exil



SCIENCES — LES FAISEURS DE PLUIE
INDE — UN RIVAL POUR SHERLOCK HOLMES
TERRORISME — L'APPEL DE WOLE SOYINKA



Courrier international

N°1200 du 31 octobre au 6 novembre 2013
courrierinternational.com

Google, Facebook, Apple...
LE PIRE DES MONDES

Pourquoi la Silicon Valley ne fait plus rêver

à la une

LA SILICON VALLEY NE FAIT PLUS RÊVER

Longtemps le berceau des nouvelles technologies a été vu comme un pôle d'excellence, un moteur économique, un modèle à exporter. Aujourd'hui, les critiques fusent. Les jeunes entrepreneurs du secteur, hier portés aux nues, sont brocardés pour leur suffisance *(lire ci-contre)*. Les géants du Net sont accusés de s'enfermer dans une bulle *(p. 41)*. Et écrivains et intellectuels s'attaquent au règne des sites Internet et des réseaux sociaux, qui flattent nos mauvais instincts et conduisent le monde à sa perte *(p. 38)*. C'est comme si les promesses du numérique s'étaient évanouies, laissant place à un "meilleur des mondes" version 2.0.

— Service Amérique du Nord

↗ Dans des locaux de Google à Mountain View, en Californie, en novembre 2011. *Photo Peter DaSilva/ The New York Times*

Pire que Wall Street

Ils sont jeunes, riches, et croient changer le monde avec des gadgets. Les cadres de la Silicon Valley sont vus d'un œil de plus en plus critique dans les médias américains.

—The New Republic *(extraits)*
Washington

Les entrepreneurs des nouvelles technologies sont-ils en train de remplacer les financiers de Wall Street dans le rôle des méchants pour l'imagination populaire ? Ça commence à y ressembler, du moins dans les médias. L'exemple le plus flagrant a été le tapage provoqué par le mariage de Sean Parker [cofondateur du magasin de musique en ligne Napster et actionnaire de Facebook], qui s'est offert des noces de style "médiéval chic" dans une forêt de séquoias en Californie. L'événement a été décrit comme un *"désastre écologique"* par la presse et aurait coûté la bagatelle de 10 millions de dollars [plus de 7 millions d'euros]. Parker a répondu par une lettre de 9 500 mots aux journalistes qui avaient porté atteinte à sa vie privée en parlant de son mariage. En d'autres termes, il est passé du statut de petit con à celui de gros con. Si un scénariste avait inventé ce personnage, il aurait reçu une note des studios disant que le degré de bêtise était trop élevé pour être crédible.

Parker est pourtant rapidement devenu un archétype. A l'instar de l'histoire de la bat-mitsva dispendieuse de la fille d'un cadre de Goldman Sachs devenue un conte moral, le mariage de Parker a été montré du doigt par des sites Internet, dont certains semblent dernièrement de plus en plus enclins à voir la "culture tech" d'un œil critique. *"Le monde des nouvelles technologies est le nouveau Wall Street : majoritairement blanc et essentiellement composé de types qui s'enrichissent en faisant des choses qui ont un objectif et un impact social limités"*, a par exemple déclaré l'économiste Umair Haque sur Twitter.

Etalage. *"Ils sont jeunes et riches. Et insupportables, comme le sont presque toujours les gens jeunes et riches"*, a écrit Mat Honan dans *Wired*. Mais ce qui différencie cet univers des autres, c'est sa visibilité. Il y a aujourd'hui des réseaux sociaux qui encouragent l'étalage d'un mode de vie très enviable. Le partage est l'un des fondements de cette industrie. Wall Street, en revanche, garde une culture de protection de la vie privée – en tout cas au bureau – et les impulsions les plus immatures de ses membres risquent moins de se retrouver sur Internet.

L'étalage de consommation dans le monde des nouvelles technologies n'est pas tout à fait de même nature que celui de Wall Street. Un cadre de la Silicon Valley aura moins tendance à dépenser son argent pour une table VIP et une Porsche. Le "techie" optera plutôt pour une ascension du Kilimandjaro et une [voiture électrique] Tesla. Ce mode de vie est certes onéreux (le prix d'une Tesla tourne autour de 62 000 euros sans option), mais il présente également un côté vertueux que certains peuvent trouver plus irritant que le matérialisme sans complexes du banquier, du genre : *"Je dépense beaucoup d'argent, mais c'est pour sauver la planète, pas pour en mettre plein la vue."*

Pour Sam Biddle, [du magazine] *ValleyMag*, si le méchant "techie" produit un autre type d'irritation que le méchant de Wall Street, c'est notamment parce qu'il n'a pas conscience de ce qu'il est. *"Les amis que j'ai dans la finance sont tous très cyniques,* explique-t-il. 'Nous sommes ceux que tout le monde déteste', *disent-ils. Ils se contentent de prendre leur chèque."* Les pionniers des nouvelles technologies, eux, ont tendance à penser qu'en plus de s'enrichir ils sauvent le monde. *"Ils sont tellement dans l'autoglorification qu'ils n'ont aucun humour sur ce qu'ils font"*, poursuit Biddle.

Dans cette communauté où tout le monde ou presque est plutôt jeune, relativement riche et partage une même vision des choses, il existe aussi un effet d'isolement. *"J'ai l'impression qu'un milliardaire pourrait regarder de haut un simple millionnaire comme moi"*, s'est ainsi plaint un habitant de Palo Alto à un journal local.

"Une tonne de petites entreprises fabriquent des produits d'une valeur douteuse et reçoivent d'énormes quantités d'argent pour le faire", souligne encore Honan. *Bustle*, dont on s'est beaucoup moqué en dehors de la Vallée, en est un bon exemple : son fondateur, Bryan Goldberg, a déclaré que, puisqu'il n'existait pas de sites web pour les femmes qui ait une forte fréquentation, il allait donc en lancer un.

Ce ne sont pas seulement les personnages qui agacent les critiques. Farhad Manjoo, de *Slate*, travaille actuellement à un livre sur Google, Facebook, Amazon et Apple. Selon lui, il est logique que la haine envers les membres du secteur des nouvelles

technologies ait grandi en même temps que les entreprises se développaient. Ces anciennes start-up sont désormais des sociétés comme les autres, simplement plus sophistiquées et plus décontractées, avec des actionnaires auxquels il faut penser. Les entreprises des nouvelles technologies sont en train de devenir une part inévitable de notre vie. Chez ceux qui avaient déjà tendance à ne pas apprécier ce type de culture d'entreprise, les révélations de cette année, selon lesquelles bon nombre des plus grosses sociétés de ce secteur partagent leurs données privées avec le gouvernement, ne font qu'amplifier la méfiance.

Un rejet inéluctable. *"Les choses ont vieilli, la nouveauté est passée et l'angoisse s'est installée"*, explique par mail Alexis Madrigal, d'*Atlantic*. En d'autres termes, toute industrie arrivant à maturité est vouée à s'attirer sa part de critique. Etrangement, l'effondrement de Wall Street a permis au secteur des nouvelles technologies de gagner quelques années de bienveillance. Maintenant qu'il est plus avancé, il se heurte à une réaction de rejet inéluctable.

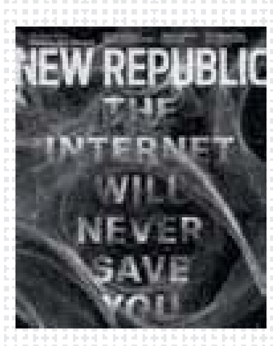
Pour certains, ce rejet n'est pas une nouveauté ni une spécificité de 2013. Sarah Lacy, fondatrice du *PandoDaily*, fait partie des défenseurs des nouvelles technologies les plus acharnés du monde. *"Chaque fois que la Silicon Valley donne l'impression d'avoir le vent en poupe, il y a une réaction hostile"*, affirme-t-elle. Elle estime également que les médias exagèrent les quantités d'argent circulant dans cet univers. *"En fait, les riches ne représentent qu'un petit pourcentage*, déclare-t-elle. *La plupart des gens touchent des salaires de start-up et ne gagneront jamais d'argent avec leur entreprise."*

Elle ne pense pas que la haine envers les "techies" soit si répandue que cela, en dehors d'un groupe de critiques très violents sévissant dans un nombre croissant de sites.

Elle a raison au moins sur une chose : les Américains ne détestent pas massivement l'univers des nouvelles technologies. D'après les sondages Gallup, l'"*industrie informatique*" reste le secteur d'activité le plus populaire et les *"sociétés Internet"* figurent en quatrième position. Ce qui est logique. Après tout, les gens aiment leur iPhone et leur Internet. Pour le moment du moins, cela compte plus que tout article négatif sur les *"mecs des nouvelles technologies"* qu'ils peuvent lire avec leur application mobile.

—***Noreen Malone***
Publié le 8 septembre

A la une



ATTENTION, DANGER !
"Internet ne vous sauvera pas", titrait en mars **The New Republic** sur un fond noir inquiétant, brossant un long portrait d'Aaron Swartz. Virtuose de l'informatique, celui-ci était aussi un militant idéaliste favorable à un libre accès au savoir sur Internet. Il aurait téléchargé et mis en ligne, début 2011, la quasi-totalité des archives JSTOR (qui rassemblent la plupart des articles universitaires en sciences humaines) pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Poursuivi par la justice et menacé de trente-cinq ans de prison, Aaron Swartz s'est suicidé en janvier 2013, à 26 ans, rappelle *The New Republic*. Le bimensuel, racheté en 2012 par Chris Hughes, l'un des cofondateurs de Facebook, a consacré ces derniers mois plusieurs unes et de nombreux articles, souvent critiques, à Internet.

The Circle, entreprise totalitaire

Dans son dernier roman, l'écrivain Dave Eggers s'en prend à la toute-puissance des géants du numérique et au dogme de la transparence absolue.



—**The Wall Street Journal** *New York*

Avec ses entrailles et ses salles d'abattage, *La Jungle**, d'Upton Sinclair, est un des rares romans à avoir changé la façon dont la société voyait le monde des affaires. Nous avons enfin la *Jungle* de notre époque, une dénonciation saisissante et virulente des entreprises qui nous incitent sournoisement à déverser toutes nos pensées et actions sur le web.

Ce roman, c'est *The Circle* [Le cercle], de Dave Eggers, qui pourrait bien changer la façon dont le monde envisage sa soumission compulsive, docile, à tout ce qui est numérique. Si vous travaillez à la Silicon Valley, ou simplement si vous vous intéressez à ce qui s'y passe, prêtez attention à ce livre et au message qu'il véhicule.

On peut se demander pourquoi les lecteurs auront dû attendre si longtemps la première œuvre qui remette totalement en question les dogmes de notre ère de l'information. N'est-il pas remarquable qu'en moins de dix ans il soit devenu tabou de ne pas partager sa vie privée en ligne ?

Entre les mains de M. Eggers, ces interrogations prennent forme humaine en la personne de Mae Holland, une jeune femme qui commence à travailler à The Circle, société toute-puissante de la Silicon Valley. L'action se situe dans un avenir proche, et The Circle est l'héritier spirituel et commercial de notre époque, un mélange de Google, Facebook, Twitter, Pinterest et PayPal. La société a été fondée par de mystérieux futurologues dont la vision de partage total et mondial des connaissances aura des conséquences sinistres pour la démocratie à la fin de l'ouvrage.

Comme dans tout bon roman d'horreur, tout commence on ne peut mieux pour Mae. Auréolée de son nouveau statut, elle reste ébahie devant le programme de conférences du Circle.

C'est alors qu'elle commence à être avalée dans un abîme numérique. On lui demande de porter des appareils qui surveillent sa santé et ses émotions, d'actualiser constamment son statut sur les réseaux sociaux, puis d'enregistrer tous ses mouvements avec une caméra accrochée à son cou. Le comportement de Mae change pour des raisons qui nous sembleront bien familières. La culture de Mae et notre culture réelle laissent peu de place à l'objection. Décider d'en sortir est considéré comme une mort personnelle et professionnelle.

Google et Facebook se sont refusés à tout commentaire. M. Eggers, surtout connu pour *Une œuvre déchirante d'un génie renversant* (Balland, 2001), a également refusé de m'accorder un entretien.

Ses scènes frisent parfois le burlesque, par exemple quand Mae réfléchit à la quantité d'informations qu'elle absorbe : *"Sur son deuxième écran, il y avait le nombre de messages envoyés par d'autres membres du personnel ce jour-là* (1 192) *ainsi que le nombre de ceux qu'elle avait lus* (239), *de ceux qu'elle avait traités en moyenne* (220) *et de ceux traités par les autres membres du bureau* (198)*."*

Mais c'est la bêtise du monde de Mae qui donne à *The Circle* son intérêt. Il est juste assez semblable à celui d'aujourd'hui pour nous permettre de nous voir d'un autre œil.

Le roman adresse également un avertissement aux entreprises : quelle que soit l'utilité des données aujourd'hui, le fait de les réunir dans un cercle complet qui relie chaque centimètre de notre vie privée, publique et civique a de graves conséquences.

Orwellien. L'auteur n'y va pas par quatre chemins quant aux effets sur notre personnalité et notre dignité. Il conçoit même un personnage pour faire des sermons contre la philosophie de l'information permanente de Facebook et Google : *"Les outils que vous créez fabriquent artificiellement des besoins sociaux extrêmes. Personne n'a besoin du niveau de contact que vous fournissez. Ça n'améliore rien."*

Et voici le point culminant du livre : Eamon Bailey, un des fondateurs de la société, s'en prend à la conception désuète que Mae se fait de la vie privée. M. Eggers livre ici un dialogue très orwellien : *"Je comprends* [déclara Mae] *que nous avons l'obligation en tant qu'êtres humains de partager ce que nous voyons et savons, et que toute connaissance doit être démocratiquement accessible.*

— C'est l'état naturel de l'information que d'être libre.

— D'accord.

— Nous avons tous le droit de savoir tout ce qu'il est possible de savoir. Nous sommes tous propriétaires collectivement de la connaissance accumulée du monde.

— D'accord, déclara Mae. *Donc qu'est-ce qui se passe si je prive quelqu'un de quelque chose que je sais ? Je vole mes semblables, non ?*

— En effet, confirma Bailey en acquiesçant gravement…

— La vie privée, c'est le vol."

The Circle n'est pas de la grande littérature, mais c'est un excellent avertissement, un avertissement dont on entendra encore beaucoup parler. Dans la "jungle" de M. Eggers, c'est nous, et non le bétail, qu'on anesthésie et qu'on envoie inconscients à notre perte.

—Dennis K. Berman
Publié le 17 septembre

* Publié en 1905, ce roman dépeint la vie et les conditions de travail des immigrés dans les abattoirs de Chicago. Il a conduit le président Theodore Roosevelt à faire adopter des réformes du droit du travail.

Contexte

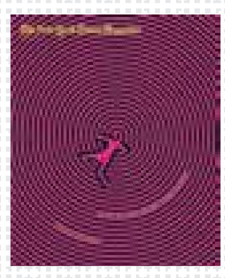
CES ÉCRIVAINS QUI VEULENT LA PEAU DU NET

Enfoncer le clou : c'est l'effet qu'a produit le roman de Dave Eggers, après une première charge violente contre le monde du numérique venue de l'écrivain Jonathan Franzen. A la mi-septembre, le célèbre romancier a signé dans le quotidien **The Guardian** un article titré : *"Ce qui ne tourne pas rond dans notre monde moderne"*. Il s'attaque pêle-mêle à Apple, Twitter, Salman Rushdie ou Jeff Bezos (fondateur d'Amazon et nouveau propriétaire du *Washington Post*), qualifié de *"cavalier de l'Apocalypse"*. Il épingle le *"technoconsumérisme"*, cette *"nouvelle machine infernale, obnubilée par sa propre logique de développement"*, qui nous transforme en véritables esclaves et flatte nos pires instincts. Cet article accompagnait la sortie du nouvel ouvrage de Jonathan Franzen, *The Kraus Project*, un recueil d'articles de l'auteur viennois du début du XXᵉ siècle Karl Kraus qu'il a lui-même traduits et annotés. Dans ses pamphlets et satires, Kraus dénonçait avec virulence la corruption du langage par les médias et les effets délétères des innovations technologiques. Auteur difficile, méconnu, Kraus *"a beaucoup à nous dire sur notre époque, saturée par les médias, enivrée par les technologies et hantée par l'image de l'Apocalypse"*, clame Jonathan Franzen.

↖ *Dessin de* **Clou** *paru dans* **La Libre Belgique,** *Bruxelles.*

A la une

PREMIÈRE
En publiant un long extrait du roman de Dave Eggers dans son édition du 29 septembre, **The New York Times Magazine** a créé la surprise. C'est en effet la première fois de son histoire que le magazine consacre sa couverture et une bonne partie de ses pages intérieures à une œuvre de fiction… éminemment réaliste.



Le berceau des nouvelles technologies



SAN FRANCISCO SE REBELLE CONTRE LES GEEKS

Berceau de la contre-culture, la métropole californienne a du mal à supporter l'invasion des jeunes salariés fortunés venant du secteur des nouvelles technologies.

—Los Angeles Times *(extraits) Los Angeles*

Chaque jour de la semaine, depuis le lever du jour jusque tard dans la soirée, une flotte rutilante de bus sans numéro sillonne les rues de San Francisco. Ils ramassent des milliers de jeunes professionnels du secteur des nouvelles technologies à des dizaines d'arrêts différents et les déposent ensuite à une heure de route au sud de la ville. C'est l'un des privilèges qu'offrent à leurs salariés Apple, Facebook, Google et d'autres grandes sociétés de la Silicon Valley : des bus de luxe, équipés de la climatisation, de sièges confortables et d'une connexion Wi-Fi pour leur éviter le stress des routes congestionnées de la région.

Ce système de navettes privées est devenu le symbole le plus visible de la ruée vers l'or numérique qui embrase la ville et de la fracture de plus en plus profonde qui sépare ceux qui surfent sur la vague des nouvelles technologies et les autres.

"Parfois, ces navettes me font penser à des vaisseaux spatiaux dans lesquels nos chefs suprêmes, venus d'une autre planète, auraient atterri pour régner sur nous", a récemment écrit l'auteure Rebecca Solnit, résidente de San Francisco de longue date, dans la *London Review of Books.*

Cette fracture est encore aggravée par l'idée largement répandue que les richesses phénoménales générées par les nouvelles technologies ne bénéficient pas à la population dans son ensemble.

Au contraire, dénoncent certains militants, l'invasion high-tech fait grimper le coût de la vie à des niveaux inaccessibles pour la plupart des habitants de la ville. Ils s'inquiètent de voir la hausse exorbitante des loyers, des prix de l'immobilier et les expulsions s'ajouter aux inégalités de revenus et chasser de la ville les familles de la classe moyenne, les petites entreprises, les artistes et les intellectuels, bref, ceux qui ont donné à San Francisco la richesse et la diversité culturelles qui font son charme.

Le feu des récriminations est parti du quartier de Mission, bastion historique de la classe ouvrière latino, où les maisons victoriennes et les nouveaux lofts sont pris d'assaut par les geeks. Une guerre des prix y a éclaté, tout particulièrement dans un rayon de quelques centaines de mètres autour des arrêts des navettes, faisant grimper – parfois doubler – les loyers. Le long de leurs itinéraires, des restaurants branchés ont pris la place des petits commerces de proximité et des magasins familiaux.

Graffitis et pirates. Dans le quartier, des graffitis anti-Google ont commencé à fleurir et des militants ont récemment organisé un rassemblement antigentrification au cours duquel ils ont réduit en charpie une *piñata* en forme de navette Google.

Ted Gullicksen, directeur exécutif de l'Association des locataires de San Francisco, redoute que les geeks ne se soient définitivement approprié la ville et n'en repartent plus – alors qu'ils avaient levé le camp après l'explosion de la bulle Internet, en l'an 2000.

"Après le premier boom, bon nombre de ces sociétés ont bu la tasse. Mais, aujourd'hui, nous parlons d'entreprises Internet très bien établies comme Facebook et Google. Difficile de les imaginer en train de couler", commente Ted Gullicksen.

Comparativement à ce qui s'est passé lors des précédents booms, le secteur des nouvelles technologies crée peu d'emplois pour la classe moyenne et ne suscite guère de sympathie. L'écart entre les hauts et les bas revenus de la Silicon Valley se creuse. Dans cette région des Etats-Unis qui s'enorgueillit de compter certaines des entreprises les plus riches du monde, la participation au programme de bons alimentaires a atteint un niveau record depuis dix ans et le nombre de sans-abri a fait un bond de 20 % au cours des deux dernières années. Ce qui nourrit d'acerbes critiques – certaines venant des rangs mêmes du secteur des nouvelles technologies.

L'entrepreneur Chris Tacy, qui travaille pour la société Mozilla, a récemment admonesté sur son blog ses collègues du secteur des nouvelles technologies après avoir vu un jeune homme céder à contrecœur son siège à une vieille dame dans un bus, puis dire tout haut à ses amis : *"Je ne sais pas pourquoi les vieux prennent les transports en commun. Si j'étais vieux, je prendrais un Uber* [*service de location de voitures de luxe avec chauffeur*]*."*

Les professionnels des nouvelles technologies utilisent fréquemment l'appli Uber pour aller au bureau ou se rendre en ville. Pour certains, cette armada de voitures rutilantes et les limousines noires qui sillonnent les rues de la ville sont un autre signe du fossé de plus en plus profond qui divise San Francisco. → 40

39 ← En juin dernier, le milliardaire Sean Parker, fondateur de Napster et ancien cadre de Facebook, a englouti des millions de dollars dans un mariage de rêve dans les forêts de séquoias géants de Big Sur [sur la côte californienne au sud de San Francisco]. L'an passé, David Sacks, ancien cadre de PayPal et fondateur de Yammer, a organisé pour son anniversaire une fête autour du thème éminemment royaliste *"Qu'ils mangent de la brioche !"* – fête qui, selon les rumeurs, aurait coûté 1,4 million de dollars.

Les trois dirigeants de Google – Larry Page, Sergey Brin et Eric Schmidt – sont en train de faire construire à l'aéroport international de San Jose un aérodrome pour leurs voyages professionnels en avions privés, pour la modique somme de 82 millions de dollars. Celui-ci s'étendra sur 12 hectares et sera doté de cinq hangars, dont un suffisamment grand pour accueillir un Boeing 747.

Si la richesse et le pouvoir du monde des nouvelles technologies suscitent du ressentiment, c'est que *"nous l'avons cherché"*, reconnaît Chris Tacy. *"Aux Etats-Unis, beaucoup de gens n'ont pas confiance en l'avenir ; or, dans le même temps, de nombreux petits génies des nouvelles technologies deviennent milliardaires. C'est une combinaison explosive"*, souligne-t-il.

Avis d'expulsion. Matt Brezina vit à San Francisco, où il a fondé deux start-up. Pour lui, la gentrification est inévitable. Les prix poussent les gens hors de San Francisco, comme cela a été le cas dans d'autres villes très prisées telles que New York, Tokyo et Londres. Il reconnaît que certains affichent *"quelques"* signes extérieurs de richesse. Mais, selon lui, ce n'est pas la majorité ; dans la nouvelle génération high-tech, beaucoup donnent des millions à des œuvres de bienfaisance.

"Ici, nous avons une culture un peu différente, qui tolère mal ce genre de choses, explique-t-il. *Nous ne portons pas de Prada et, si nous conduisons une Porsche, nous n'en possédons pas. Qui voudrait être propriétaire d'une voiture ?"*

Theresa Flandrich, 58 ans, partage un petit deux pièces avec son fils de 25 ans à North Beach, l'un des plus vieux quartiers de San Francisco, pour un loyer de 645 dollars par mois. Elle regrette que les jeunes salariés du secteur des nouvelles technologies ne se mêlent pas à la population de la ville dans laquelle ils vivent. La plupart d'entre eux font leurs courses en ligne, elle ne les croise pas dans les petits commerces du coin. Quand ils marchent dans la rue, ils ont le nez collé à leur smartphone et ils ne s'impliquent pas dans la vie du quartier, déplore-t-elle. Elle constate une multiplication des expulsions effectuées dans le cadre de la loi Ellis, qui autorise un propriétaire à expulser tous les locataires d'un bâtiment lorsque celui-ci est retiré du marché de la location. Et, comme les autres locataires de son immeuble – dont certains sont âgés ou handicapés –, elle vient de recevoir un avis d'expulsion. Elle va devoir partir du quartier où elle vit depuis trente ans.

Son fils, lui, aimerait bien quitter le nid familial et avoir son propre appartement en dépit de la hausse des prix : il s'est donc mis à la recherche d'un emploi comme recruteur dans le secteur des nouvelles technologies.

—***Jessica Guynn***
Publié le 14 août

PAS DE PITIÉ POUR LES "VIEUX"

Dans un secteur en perpétuel bouleversement, l'âge est un handicap. Les employés expérimentés sont chassés sans ménagement.

—**San Francisco Chronicle** *(extraits)*
San Francisco

En 2012, trois sociétés de la Silicon Valley ont annoncé le licenciement d'un total de 48 000 salariés. Les dégraissages se poursuivent cette année : Cisco Systems, pourtant rentable, a indiqué qu'il allait se séparer de 4 000 personnes. Dans le même temps, le nombre d'emplois augmente dans la vallée et à San Francisco. Les patrons du secteur se plaignent même d'avoir des dizaines de milliers de postes vacants, au point de devoir faire venir des salariés qualifiés de l'étranger.

Mais, si la demande dépasse l'offre, comment se fait-il que tant de professionnels compétents soient sans travail ? La réponse tient en peu de mots : dans les nouvelles technologies, l'expérience importe bien moins qu'auparavant et peut même jouer contre vous.

"Ç'a été un vrai choc de devoir quitter un emploi que j'avais depuis plus de dix ans", confie Robert Honma, 49 ans, de Sunnyvale. Son CV est truffé de postes à responsabilités dans des multinationales et de petites start-up de l'informatique. *"C'est la jeunesse qui fait marcher les Facebook, les Google."*

↓ *Dessin de* **Boligán**, *Mexique.*

Mark Zuckerberg, le PDG de Facebook, aujourd'hui âgé de 28 ans, est bien de cet avis. *"Je veux souligner l'importance de la jeunesse et des compétences techniques,* a-t-il déclaré lors d'un événement à l'université Stanford en 2007. *Les jeunes sont tout simplement plus intelligents. Pourquoi la plupart des maîtres d'échecs ont-ils moins de 30 ans ? Je ne sais pas. Quand on est jeune, on a tout simplement une vie plus simple. C'est peut-être parce qu'on n'a pas de voiture, peut-être parce qu'on n'a pas de famille. Avoir une vie simple vous permet de vous concentrer sur ce qui est important."*

Destruction créatrice. *"Les entreprises cherchent manifestement à recruter plus jeune et moins cher"*, déclare Robert Withers, de Nova Workforce Development, une organisation publique de conseil en carrière de la Silicon Valley. *"On voit des gens expérimentés qui cherchent du travail, qui ont des entretiens et qui ne sont pas pris."*

Cette tendance s'est accélérée au fur et à mesure que le secteur s'écartait des bastions traditionnels – matériel, PC, infrastructures informatiques – pour passer au nuage numérique, aux applications, aux mobiles et aux réseaux sociaux, qui requièrent de nouvelles compétences.

"Le secteur des nouvelles technologies a besoin d'employés ayant uniquement les compétences les plus récentes", c'est un secteur où le *"tourbillon de la 'destruction créatrice' chasse régulièrement des salariés même si l'économie se porte bien"*, constate Nova Workforce Development.

Dan Ruth, 40 ans, directeur informatique, est sans emploi depuis sept mois. *"J'ai une famille et, même si je n'ai pas perdu tout espoir, je songe à étendre mes recherches d'emploi à un autre marché, Boston par exemple"*, confie-t-il.

Pas question de "faire vieux" dans les entretiens d'embauche, souligne Withers – de porter des vêtements démodés, de s'étendre longuement sur son expérience pas particulièrement pertinente ou de dire au recruteur : *"Dites donc, vous pourriez être mon fils !"*

Et puis il y a le changement de culture qu'ont relevé Clair Brown, un économiste de Berkeley, et Greg Linden, un chercheur de la Haas School of Business, dans *Chips and Change* [Les puces et le changement – non traduit], un ouvrage sur l'industrie des semi-conducteurs. Dans leur gestion du personnel, les entreprises américaines sont passées d'un *"système de fort engagement"*, qui mettait l'accent sur l'emploi à long terme et la formation sur le tas, à un *"système de forte innovation"*. *"On recrute en général un ingénieur parce qu'on a besoin de ses compétences et de ses connaissances pour développer une technologie ou un produit spécifiques. Ce système est vu comme moins coûteux parce que l'entreprise peut recruter les compétences nécessaires sans avoir à conserver des personnes expérimentées, qui ont en général un salaire plus élevé."*

"J'ai passé six mois à trouver comment me vendre, confie Robert Honma. *La concurrence est tellement dure qu'il faut faire beaucoup d'autopromotion. Je suis devenu beaucoup plus concentré en entretien. Je crois que je suis sur la bonne voie."*

—***Andrew S. Ross***
Publié le 20 août



Des forteresses coupées du monde

Signe des temps : Google, Facebook, Apple et Amazon se font construire des sièges sociaux pharaoniques… pour mieux emprisonner leurs salariés ?

—Slate *(extraits) New York*

Ce n'est guère étonnant que Facebook, Google, Apple et Amazon soient en train de se faire construire des sièges sociaux monumentaux, car les bénéfices spectaculaires que ces entreprises engrangent aujourd'hui vont souvent de pair avec une tendance à vouloir modifier le *skyline* d'une ville. Certes, ces sociétés ont besoin de place pour accueillir leurs effectifs exponentiels, mais les bâtiments qu'elles ont prévus nous renseignent également sur leur état d'esprit. L'architecture demeure à bien des égards le symbole le plus puissant de notre culture, et ces QG surdimensionnés, leurs architectes et leur coût nous montrent que les outsiders d'hier tiennent aujourd'hui le haut du pavé.

Mais peut-être Facebook devrait-il réfléchir à deux fois avant de laisser l'architecte vedette Frank Gehry transformer une colline en entrepôt de 39 000 mètres carrés pour héberger plus de 2 800 ingénieurs. Si l'on en croit les adeptes de l'*"indice du gratte-ciel"* – théorie qui veut que lorsqu'une entreprise commence à investir dans des projets immobiliers pharaoniques son effondrement financier est proche –, toutes ces constructions ont de quoi nous alarmer sur l'avenir de l'industrie numérique.

L'indice du gratte-ciel a son pendant dans la Silicon Valley : c'est la "malédiction du campus". Sun Microsystems et d'autres poids lourds de l'informatique ont vu leurs gains mirifiques diminuer après s'être fait bâtir de magnifiques sièges sociaux.

L'introduction en Bourse ratée de Facebook en 2012 a coïncidé avec l'annonce du lancement de son nouveau projet immobilier. La malédiction semble également aujourd'hui frapper Apple, dont le projet de nouveau siège à Cupertino [confié à l'architecte Norman Foster], qui ressemble à un immense *donut* en verre, a pris du retard et dépassé son budget initial de 2 milliards de dollars [1,5 milliard d'euros]. Certains estiment que le caprice d'Apple éclipsera les 3,9 milliards de dollars [2,8 milliards d'euros] injectés dans le nouveau World Trade Center de New York et que ses bureaux reviendront à plus 16 000 dollars [11 500 euros] le mètre carré.

Habitat techno-bucolique. Mais ces problèmes ne constituent pas forcément des signes annonciateurs de catastrophe pour Apple, qui paraît avoir les moyens de ses ambitions. La marque à la pomme est manifestement aussi sûre d'elle-même que de ses goûts esthétiques.

C'est peut-être davantage l'épuisement de ses salariés que celui de la société qui est à craindre. Car ces réalisations incarnent surtout l'état d'esprit qui prévaut dans la Silicon Valley : ici, le travail se confond avec la vie. Avec leurs espaces verts, leurs laveries automatiques et leurs restaurants, ces structures ressemblent à de véritables villes autonomes totalement décloisonnées. Comme l'ont relevé certains commentateurs, ce modèle est presque une déformation – version entreprise techno – des communautés hippies californiennes du XXe siècle.

Entre les toitures végétalisées de Facebook et les infinies façades vitrées d'Apple qui offrent aux employés une vue ininterrompue sur des centaines d'arbres, les géants du web construisent pour leur personnel des habitats techno-bucoliques. Les employés du siège d'Amazon n'auront même pas besoin de quitter leur bureau pour déjeuner sous les arbres : les plans du bâtiment qui se dressera dans le centre-ville de Seattle prévoient des espaces de travail paysagers dotés en outre de leur propre microclimat. Dans chacune des trois biosphères envisagées, les salariés pourront, selon Amazon, *"travailler et échanger dans un cadre plus naturel, semblable à un parc"*.

Malédiction du campus. Ces agencements privilégient surtout le potentiel productif des rencontres accidentelles entre collègues. C'est là une caractéristique qui a été inscrite au cahier des charges. Dans le complexe de Google, par exemple, qui sera agrémenté de parcs, de cafés et d'agoras, aucun employé ne sera à plus de deux minutes et demie de marche d'un autre. En revanche, ces configurations n'encouragent que très peu les relations avec le monde environnant. L'inspiration née des échanges fortuits avec des gens extérieurs à l'entreprise n'est pas intégrée à ces "utopies" puisque les employés sont incités à exercer pratiquement toutes les fonctions de la vie quotidienne dans l'enceinte de l'entreprise – mis à part y dormir.

Cela étant, certains auront même la possibilité de passer la nuit à un jet de pierre de leur lieu de travail. Début octobre, la société Facebook a en effet annoncé qu'elle avait lancé la construction d'un parc résidentiel de 394 appartements à quelques pas de son campus de Menlo Park.

Ces réalisations d'architectes phares sont pensées pour confiner le plus longtemps possible le personnel entre les murs de l'entreprise, d'une part parce qu'elles offrent une large palette de services et d'autre part du fait même de leurs dimensions et de leur emplacement. A l'exception d'Amazon, qui fera sortir de terre son QG en plein centre de Seattle, la plupart de ces complexes high-tech se détournent du cadre urbain pour ériger leurs propres villes à l'écart – Google à Mountain View et Facebook à Menlo Park. *"Apple envisage son campus de 70 hectares comme sa version de la forteresse de la Solitude* [allusion à la bande dessinée Superman], *qui isolera le nord-est de Cupertino de l'espace public"*, résumait un article récent du *Los Angeles Times*.

Nous assistons donc à l'émergence d'écosystèmes complets, généralement dérobés à la vue du public et construits dans le but d'obtenir des salariés une productivité maximale. Reste à savoir si cette chambre d'écho de la culture d'entreprise techno suffira à conjurer la "malédiction du campus".

—Ariel Bogle
Publié le 4 octobre

Data

FACEBOOK, NSA, MÊME COMBAT ?

Le monde semble avoir l'indignation sélective, observe le magazine en ligne **Slate.** L'Europe *(lire également p. 6)*, mais aussi le Brésil et le Mexique, sont furieux contre les Etats-Unis à la suite des révélations sur la NSA. La liste promet de s'allonger puisque trente-cinq chefs d'Etat dans le monde auraient été écoutés. Cette cascade de révélations pourrait avoir des conséquences économiques. *"Le Brésil, par exemple, aurait décidé d'annuler un contrat d'armement de 4 milliards de dollars avec Boeing."* Pourtant, les Brésiliens continueront probablement d'utiliser Facebook et Google. Si nous n'aimons pas que nos gouvernements collectent nos données pour des questions de sécurité nationale, nous semblons moins gênés que des entreprises privées collectent ces mêmes données pour engranger des bénéfices. C'est d'autant plus paradoxal qu'une bonne partie des informations de la NSA provient justement de ces entreprises. Tout se passe comme si nous préférions ne pas savoir ce qu'il advient des données que nous livrons tous volontairement à Facebook, Google et autres sites et réseaux sociaux. *"C'est un peu comme si nous attendions qu'un lanceur d'alerte à la Edward Snowden – sorti des rangs de Facebook – se décide à nous ouvrir les yeux"*, raille *Slate*.

↖ Projet de siège pour Apple conçu par Norman Foster, à Cupertino. *Photo DR*